

## Composition française sur L'auteur (2021)



Il y a peu, je lisais dans un quotidien l'entretien d'un écrivain très officiel, pour ainsi dire bien assis dans sa position d'écrivain, du genre qui a toujours à dire sur tout et participe volontiers à la vie publique. Et voilà que le même écrivain, tandis qu'on lui demande pourquoi il écrit, dans un moment d'épanchement, ouvre son cœur au journaliste et lui dit : « J'écris parce que j'ai peur de devenir fou. » Louable confiance et sans nul doute sincère, mais c'est seulement que ce n'est pas là le problème : tout le monde en toute matière s'active à ne pas devenir fou, qu'on joue au football ou qu'on écrive des livres. Le problème est exactement contraire : qu'on sache cohabiter avec elle, la folie, qu'on sache la laisser affleurer hors de toute camisole. C'est seulement si on se tient aussi près du tragique qu'on a le droit d'envisager l'art comme médecine [...].

Tanguy Viel, *Icebergs*, Éditions de Minuit, 2019, p. 53-54.

### ★ Analyse du sujet :

- **Contexte** : Tanguy Viel, *Icebergs*, publié aux Éditions de Minuit en 2019 où il se propose d'explorer sa propre pensée et surtout celle d'autres écrivains. Elle était extraite d'un chapitre intitulé « La fuite des idées », titre d'un ouvrage de Ludwig Binswanger qui décrit une pathologie et plus particulièrement un patient qui en est atteint, l'historien d'art Aby Warburg. Tanguy Viel décrit la bibliothèque que ce dernier a élaborée, ordonnant les ouvrages selon un ordre de « bon voisinage ». Il considère que la constitution de cette folle bibliothèque a permis à l'historien de surmonter un épisode psychotique très violent, « comme si tout art ou même toute réflexion sur l'art était un progrès vers la lumière et même, dans le cas de Warburg, une vraie médecine de l'âme. » (p. 52)
- **Les deux thèses** :
  - **Celle de « l'écrivain officiel »**, décrite avec ironie, et celle de Tanguy Viel (cf. les modalisateurs). Tanguy Viel discréditait d'emblée le point de vue de l'écrivain officiel

par une tournure familière « **du genre qui a toujours à dire sur tout** », un intensif inutile « **très officiel** », une reformulation péjorative « **pour ainsi dire bien assis dans sa position** », et laissait poindre une forme de mépris dans les expressions « **moment d'épanchement** », « **ouvre son cœur** ». Cette thèse peut se rapprocher de celle du divertissement pascalien mais il ne fallait pas l'y réduire. Écrire servirait à oublier sa finitude, la misère de la condition humaine qui peut mener l'homme à la folie.

- **La conjonction « mais » marquait clairement le début de la réfutation** et introduisait l'assimilation de la parole de l'écrivain officiel – « **j'écris pour ne pas devenir fou** » – à **une attitude commune** (« tout le monde s'active à ne pas devenir fou), l'ironie trouvant son point d'orgue dans la mise sur le même plan de l'écriture et d'un sport très populaire : « qu'on joue au football et qu'on écrive des livres ». La réfutation de la position de l'écrivain officiel était confirmée par l'adjectif « **contraire** », là encore renforcé par l'adverbe « exactement ». La fin de la citation proposait la thèse de Viel, exprimée dans une syntaxe plus complexe et un registre plus soutenu, consacrant l'opposition franche entre les deux points de vue.

#### - **Analyse des mots-clefs**

- **« Folie »** : Les définitions les plus intéressantes ont fait jouer différentes sources et acceptions : la folie dans le rapport à soi et le rapport au monde, par exemple. Des références à Érasme, Foucault, voire à la psychanalyse (la folie serait le « ça », « ce qui résiste au surmoi et que la rationalité combat ») ont été bien utilisées.
- **« Tragique »** : il ne faudrait pas réduire le terme à la tragédie. On peut tenter quelques définitions : « déploiement des passions violentes », « échéance de la mort, absence de sens de la vie, qui conduisent à conclure à son absurdité ».
- **« on se tient près » « laisser affleurer », « cohabiter »** : ces verbes qui expriment la proximité suggèrent qu'il ne s'agit ni de fuir la folie ni de l'exprimer dans ses excès mais de la laisser s'exprimer, de « cohabiter » avec elle, sans qu'elle envahisse totalement l'artiste. Il fallait mettre en évidence l'idée de l'équilibre et de maîtrise.
- **« l'art comme médecine »** : cette expression peut faire penser à la catharsis aristotélicienne, appliquée cette fois à l'auteur. Le terme « médecine » a le plus souvent été reformulé par « apaisement », « consolation ». On peut réduire raisonnablement l'art à l'écriture, dans ce contexte.

#### ★ **La reformulation et les enjeux :**

Tanguy Viel restitue avec ironie la position d'un auteur reconnu qui voit dans l'écriture, une échappatoire à la folie (« parce que j'ai peur de devenir fou ») suscitée par le désespoir devant une condition humaine misérable et absurde. Tanguy Viel s'y oppose en affirmant que l'art ne peut soigner ou apaiser la folie que si celle-ci peut s'y exprimer (« cohabiter », « laisser affleurer », hors de toute « camisole »), « se tenir près du tragique » pouvant être décliné comme une modalité de cette expression.

Il s'agissait ensuite de souligner le paradoxe de la thèse de Viel : l'art ne peut être considéré comme médecine qu'à condition de se tenir « près du tragique », de laisser affleurer la folie et non de chercher à la fuir.

## ★ La problématique

Dans quelle mesure la guérison qui motive l'acte d'écrire relève-t-elle paradoxalement d'une acceptation des maux, de l'apprentissage d'une manière de vivre avec la folie de façon apaisée alors que la folie est tourment par nature.

## ★ Le plan

### 1. La thèse de Tanguy Viel peut être étayée

On insistera sur la nécessité de transmettre une expérience authentique pour atteindre l'apaisement.

- Les textes de la déportation comme ceux de Jorge Semprun *L'Écriture ou la vie*, ou encore *La Douleur* de Marguerite Duras témoignent du caractère thérapeutique de l'écriture pour tenir en laisse la folie. On peut penser aussi à une « folie » plus ordinaire : le sonnet « Demain dès l'aube » de Victor Hugo permet à la fois l'expression du deuil et de la souffrance, mais contenue dans une expression pudique.
- L'exemple des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire (1857), avec l'alchimie poétique :  
« Ô vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir  
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.  
Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,  
Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or. »
- La tragédie classique et le concept de « catharsis » étaient pertinents pour montrer que l'art pouvait permettre d'apaiser les passions, tout en les exprimant, non sans les contenir dans les règles de bienséance (*Médée* de Sénèque 1er siècle après J.-C., qui exprime la folie infanticide de l'héroïne (le *furor*), est un bon exemple), jusqu'au drame romantique où leur violence pouvait être représentée sur scène (pensons à la scène finale de *Ruy Blas* 1838). Le rappel des principes dionysiaque et apollinien était efficace (la part dionysiaque de l'œuvre est caractérisée par l'inspiration, l'enthousiasme exubérant et non par l'ordre, la mesure, qui correspond à la part *apollinienne*) La référence à Ronsard et à ses vers sur la noble "fureur" du poète inspiré (*Discours des misères de ce temps* 1562) sont bienvenus.
- Une citation pertinente de Michaux : « Un écrivain est un homme qui sait garder le contact, qui reste joint à son trouble, à sa région vicieuse jamais apaisée. Elle le porte ». Le poète a d'ailleurs fait de la poésie, du dessin et de l'humour les moyens d'apprivoiser ses peurs (« Icebergs » *La Nuit remue*, 1931)
- Le « comique » moliéresque peut servir d'exemple à condition de montrer qu'il pouvait être utilisé par l'auteur comme « moyen de laisser affleurer la folie », de cohabiter avec elle, pour la « soigner » ou l'apaiser. Pensons par exemple à la folie hypocondriaque d'Argan dans *Le Malade imaginaire* qui est en partie apaisée par le traitement comique (même si la raison ne triomphe pas vraiment). *Le Malade Imaginaire* n'est pas seulement une pièce comique, elle est aussi le drame d'un homme seul, courageux face à ses fantasmes et à ce qu'il ne peut que vivre comme l'approche de la mort. Obsession de l'argent, perte d'un enfant en bas âge, angoisse d'être trompé par une trop jeune femme et malaises physiques de divers ordres, voilà ce qui présida à l'écriture du *Malade*. Compte tenu de cet état de choses ce fut (...) une véritable écriture clinique qu'il mit inconsciemment en œuvre, une autoanalyse et, la fatigue aidant, bien des

refoulements furent levés » (« Le Malade imaginaire : un paradigme » de Gisèle Harrus-Revidi, Cairn 2005

## 2. La thèse de l'écrivain officiel peut avoir sa pertinence

L'écriture peut en effet bien constituer une échappatoire à la folie, sans que celle-ci affleure dans l'œuvre produite : les règles esthétiques permettent par exemple d'échapper à la folie pour s'envoler vers le beau.

- L'art pour l'art cherche à éloigner le tragique de la vie pour rechercher la beauté : en témoigne « Épilogue III » de Paul Verlaine *Poèmes saturniens* 1866.  
« Libre à nos Inspirés, cœurs qu'une œillade enflamme,  
D'abandonner leur être aux vents comme un bouleau ;  
Pauvres gens ! l'Art n'est pas d'éparpiller son âme :  
Est-elle en marbre, ou non, la Vénus de Milo ? »
- Pierre Jourde dans *La Littérature sans estomac* (2002) s'insurge contre le « déballage injustifié » auquel donnent lieu certaines écriture de soi (il critique de l'œuvre de Christine Angot) : l'art n'a pas pour fonction de servir de défouloir.
- On peut dire encore qu'il n'était pas nécessaire de se « tenir près du tragique » pour que l'art soigne ou apaise : pensons aux œuvres comiques dénuées de tragique : la *commedia dell'arte* qui offre des situations carnavalesques ou la littérature satirique apaisent les tensions sociales sans évoquer de situation tragique.

## 3. Une remise en question de l'écriture comme remède à la folie

Enfin que la folie ne peut être résolue par l'écriture, tout au plus montrée. L'écriture peut donner forme à la folie (et pas seulement l'alternative s'en protéger ou s'y confronter), Pour illustrer la manière dont la folie pouvait « affleurer » en littérature, sans faire de l'écriture une médecine, on peut citer :

- Les œuvres des surréalistes – l'écriture automatique notamment qui révèle l'inconscient. *Manifeste du surréalisme* d'André Breton (1924) : « les mots, les groupes de mots, pratiquant entre eux la plus grande solidarité, ce n'est pas à moi de favoriser ceux-là aux dépens de ceux-ci. » De même *Les Chants de Maldoror* de Lautréamont (1869) (Lautréamont était atteint de « démence précoce » ou de « folie des adolescents »).
- Le théâtre de l'absurde, notamment *En attendant Godot* de Samuel Beckett (1953), a permis de montrer comment la folie pouvait « affleurer » dans le texte et la représentation.
- Un roman plus récent *En attendant Bojangles* d'Olivier Bourdeaut (2016) montre à la fois l'exaltation, la fantaisie et le drame du trouble mental de la mère du narrateur.
- La forme des *Essais* de Montaigne permet de montrer que la « folie » peut transparaître dans le choix de la forme et du style : « je m'égare plus par licence que par mégarde » (*Essais*, III, 9 « De la vanité ») ou encore qu'elle sert le projet de l'auteur voulant restituer l'authenticité de son moi, découvrir « la monstruosité de son être » : « les mouvements incessants de son moi sont donnés à voir dans une écriture faite d'oscillations. »
- On peut penser aussi à la subversion libératoire des règles poétiques chez Rimbaud, qui permet à la fois d'exprimer la folie (*Les lettres sur le voyant*, *Les Illuminations*, 1886).